



LE SILENCE

Par Robert MIZRAHI

Dans des temps anciens des bagnards, torsés nus, enchaînés, les uns aux autres enchaînés, ces bagnards ont taillé la grande dalle grise. Ils ont taillé là-haut un chemin de roc à mi-hauteur de la grande dalle grise et raide et lisse sous le soleil. Ces bagnards ont creusé là-haut un chemin de roc dans la haute dalle ruisselante de soleil, enchaînés au calcaire, enchaînés au marteau et au burin, enchaînés au temps. Puis par ce chemin, noués dans l'effort, arc-boutés à la roche, ils halaient en ahanant de grands troncs longs et lisses sous la stridence des coups de fouet.

Ils halaient des troncs qui deviendraient des mâts, des mâts que d'autres, hommes de mer et de vent, hommes du grand large, hommes de l'étendue et du voyage, hommes libres, dresseront comme bannière de leur échappée belle.

Après-midi d'automne. Une vague de lumière sculpte la grande dalle grise - mer figée qu'un souvenir de clapot éveille encore - comme l'écho d'un chant oublié, comme l'écume d'un sillage ancien, comme une trace de houle dans le regard d'un vieux matelot. Ruisselante de soleil gît la dalle haute, çà et là creusée de vaguelettes, de petits trous, d'écume sèche grise et blanche. La dalle gît, désormais désertée du halètement cadencé des bagnards, désertée des cris des gardes chiourmes, du sifflement des fouets.

Le silence de l'oubli a nettoyé les lieux.

Aujourd'hui, ciel bleu pur, soleil. Insouciance. Ici, de nouveau, des hommes se hèlent, enchaînés les uns aux autres, enchaînés à la matière. Ils grimpent la dalle que leurs appels font résonner. Une autre histoire se joue. Une histoire, semble-t-il, d'équilibre et de force, de plaisir et de sérieux. Et moi l'un d'eux, là, arc-bouté à la dalle, sous l'entaille du vieux chemin abandonné. Sous mes pieds, un piton de métal dit cette nouvelle histoire. Un autre, au-dessus de ma tête, brillant dans le soleil. Puis un à ma droite, puis un encore à ma gauche... Cerné. Amusé, associé moi aussi à cette histoire de plaisir et de sérieux. Mais cerné. Les pieds vaguement posés sur une vaguelette, une main crispée, serrée, et l'autre main qui se tend avec appréhension vers le rebord calcaire, là-haut, glissant, usé.

Une main crispée qui se tend, je m'en souviens

encore. Le rebord glissant du granit était recouvert de poudreuse. Cette nuit-là il avait neigé, et la fraîche avait envahi le bivouac. Nos vêtements étaient raides de givre. Les crampons vaguement posés, mon autre main déblayant la neige sur le rebord, mordue par le gel métallique de l'hiver. Au-dessus, le vent sifflait dans une échancrure. Au-delà, l'arête longue et effilée comme une échappée belle, l'arête serpentait au loin, que nous chevaucherions encore pendant deux ou trois jours de voyage - arête vive fendante comme une voile, une houle neigeuse de pics et de combes. La bise, corrosive, soulevait des volutes de poudre et rougissait nos visages. Une heure côté ombre, une heure côté lumière : la course du soleil rythmerait notre traversée, battue par le vent du large, libérée du poids du temps.

Les pieds vaguement posés, la main crispée sur le rebord lisse du calcaire chaud. Rétablissement, mousqueton, corde. Plus tard en soirée, torsés nus, encordés, nous sommes redescendus par le vieux chemin de calcaire taillé. Le corps et l'esprit gourds, nous sommes retournés à notre quotidien.

Au bistrot en bas, ce soir, la bière coule. Les conversations aussi, sur la qualité de l'escalade, sur les lignes encore possibles dans la dalle. Déblayer, assainir, forer des trous. Beaucoup de travail en perspective, sans doute.

Cela me rappelle, je ne sais pourquoi, un soir de bistrot à Gabas, il y a bien des années. Nous redescendons de l'Ossau, sous la pluie. Un vieux à moustaches en embuscade derrière le comptoir, les yeux à l'affût au ras du béret, essayant de nous faire prendre une piquette acide pour du Madiran. Durant la journée, de gros nuages noirs avaient encapuchonné le Grand Pic ; de temps en temps, le tonnerre avait résonné dans les gorges et les cheminées. L'eau ruisselait le long des dalles fauves, les lichens étaient gorgés d'humidité. Pour nous, ce jour-là, pas de sommet, mais une vraie journée de montagne, chargée de matière et de densité, et dont la piquette acide achevait de sculpter les lignes de force.

Dans le bruit et les exclamations, la bière dissout doucement le souvenir de la grande dalle grise et avec lui la trace dans nos corps de nos jeux d'équilibre et de force. Reste sur mes mains cette poussière de calcaire qui semble de la poudre de riz attrapée sur une piste de bal.

S'échappant par la fenêtre, mon regard se couvre de crépuscule. Derrière, les Pyrénées, massives, tapies dans la pénombre, habitées du souffle d'animaux en liberté, s'enfoncent dans la nuit. Leur présence muette submergeant le brouhaha rend au soir sa vocation de frisson parcourant un visage.

C'est heure où parfois, dans le regard d'un vieux montagnard, passe un nuage qui traîne en lui les

efforts qu'ont accueillies les pentes. C'est l'heure où les journées noueuses, jadis passées à empoigner la roche, remontent déblayer les scories du quotidien.

Là-haut, dans les pentes, sous la nuit d'automne qui noie la chaîne, les pierres anonymes deviennent le refuge de ce que l'évidence n'a pas su exploiter.

Balade contemplative



PETITE PROMENADE AUX ENVIRONS DE BOURRON MARLOTTE

Par Michèle CHEVALIER

Fatiguée, blessée, pas envie de grimper ou simplement envie de flâner. Je vous propose une de mes petites balades pour profiter de cette magnifique forêt de Fontainebleau.

Aujourd'hui, je décide d'aller explorer le secteur de la mare aux fées. Après un départ de la Maison Forestière de la Grande Vallée près de Bourron Marlotte, me voici seule au cœur d'une magnifique forêt. Des arbres immenses, fûts bien droits s'élançant vers un ciel plutôt gris. Quels sont ces arbres, je ressors les moyens mnémotechniques : le premier « Hêtre ou ne pas hêtre » n'est pas le bon, c'est plutôt : « le Charme d'Adam c'est d'Hêtre à poils », mais je n'ai pas regardé d'assez près les feuilles pour décider si elles avaient des dents ou des poils. Cependant le diamètre impressionnant de certains troncs ainsi que le port majestueux de ces arbres tranchent pour des hêtres.

Je suis sur une grande allée, une clairière s'ouvre à ma droite avec en son centre un arbre mort dont il ne reste que le fût. Il est sculpté. Un homme de bois enlace le tronc, amoureux de la forêt ou tentant de porter cet arbre au ciel ? Cette clairière avec ce tronc en son centre a quelque chose d'étrange et me fait aussi penser à un lieu de rencontre. Est-ce celui d'un groupe de sylvothérapie, cette thérapie qui permet, paraît-il, de se soigner grâce aux arbres en respirant l'air purifié de la forêt ou mieux encore en enlaçant un arbre (du « tree hugging », la pratique la plus en vogue chez les amateurs de sylvothérapie) ?

Sans avoir pris le temps d'enlacer moi-même un arbre, je repars. Le chemin monte tranquillement jusqu'au carrefour de la Grande Vallée. Je le quitte me dirigeant ensuite vers le carrefour des naturalistes.

Mon parcours passe à proximité de l'abri gravé de la Grande Vallée qui doit se trouver un peu en contrebas du sentier, à mi-pente bien caché dans la végétation. Une sente descend, je la suis mais un premier grognement m'arrête, ai-je rêvé ? Je repars mais le bruit recommence, à nouveau je stoppe, le bruit se précise. Il y a une bête pas loin. La sente a manifestement été tracée par des sangliers. Prudente, je remonte vers le sentier me disant qu'il ne faut pas déranger la faune sauvage, mais bien sûr, c'est la frousse qui me fait rebrousser chemin. Une centaine de mètres plus loin, je refais une tentative, de nouveau une protestation, je retourne sur le chemin et continue ma balade. Je reviendrai peut-être, à une autre saison, mais en arrivant par le bas pour remonter dans la pente car pour trouver un auvent, c'est quand même plus malin. Au carrefour des naturalistes un banc



L'homme sculpté